par excellence et d'avoir mérité d'être appelée l'Athènes de l'Amérique. On y admire une magnifique université, une académie de science et d'arts, des sociétés historiques, de médecine, de vastes bibliothèques et musées. On coudoie tout un monde de savants, de professeurs, d'étudiants, là où on ne croirait devoir rencontrer que des aligneurs de chiffres, comme dans la plupart des villes américaines, et il n'est pas une cité qui dépense relativement autant pour la belle cause de l'instruction. Aussi, la patrie de Franklin est saluée avec respect par tous les étrangers comme la retraite des muses, et le véritable foyer du mouvement intellectuel aux Etats-Unis.

Ai-je besoin d'ajouter, Mesdames et Messieurs, que tout progrès intellectuel dans un pays n'est désirable qu'en autant qu'il est vivifié par la religion. La nécessité de cette alliance des lettres et de la religion est méconnue dans un trop grand nombre de pays, mais elle ne trouve ici heureusement que peu de contradicteurs.

La littérature sans la foi ne peut pas produire d'autres fruits que ceux que l'on cueille sur les bords de la Mer Morte, c'est-à-dire des fruits stériles. L'intelligence, si vous le voulez, est un grand arbre, couvert d'un riche manteau de verdure, projetant au loin son ombre bienfaisante, mais qui se dessèchera et se découronnera bientôt, s'il n'a plus la sève nécessaire qui fait sa force et sa grandeur. Or, la sève pour l'intelligence, c'est la foi !

L'histoire est là, d'ailleurs, pour prouver que la littérature a exercé une influence extrêmement funeste sur les sociétés en cessant de s'éclairer au flambeau de la foi.

Voyez la France. Comme elle était grande au dix septième siècle, alors que brillaient ces puissantes intelligences, ces incomparables éducateurs du peuple, ces maîtres de la langue française, qui ont nom Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Corneille, Racine et tant d'autres écrivains célèbres. La littérature était alors pure et sévère, elle savait s'élever aux plus hautes conceptions, planer dans les horizons de la pensée, et parler au peuple le langage de la vérité, de la foi et de l'honneur. Aussi son heureuse influence s'est alors reflétée sur la nation. Car, on dit avec raison que la littérature est la véritable expression d'une société.

Mais arrive le dix-huitième siècle. Quelle déchéance ! C'est l'avénement du matérialisme philosophique ! C'est le règne de Voltaire, de Rousseau, d'Alembert et de Diderot. La France tombe d'abîme en abîme, elle accumule désastres sur désastres, hontes sur hontes, flétrissures sur flétrissures : c'est à coup sûr l'époque la plus sombre de son histoire. La littérature, corrompue jusqu'à la moëlle des os, déchaîne les plus mauvaises passions populaires